


MALANDAIN_BERLIOZ
ROMEO

MALANDAIN_BERLIOZ
JULIETTE



MALANDAIN_BERLIOZ



ROMEO JULIETTE



Coproduction Grand Théâtre de Luxembourg, Teatro Victoria Eugenia de San Sebastián, Opéra de Reims, Centre Chorégraphique National d'Aquitaine en Pyrénées-Atlantiques Malandain Ballet Biarritz.

Partenaires Teatro Romano de Vérone, Festival Le Temps d'Aimer de Biarritz, Théâtre Olympia d'Arcachon.

Avant-première 26 août 2010, Festival de Vérone

Première représentation 11 septembre 2010 à Biarritz, dans le cadre du Festival Le Temps d'Aimer

Ballet pour 18 danseurs
Durée : 75'

musique
chorégraphie
costumes
direction de la production,
conception lumière
réalisation costumes

Hector Berlioz
Thierry Malandain
Jorge Gallardo

Jean-Claude Asquié
Véronique Murat

Roméo et Juliette

un rêve qui était trop beau

En 1966, Maurice Béjart fut l'un des premiers à porter à la scène le *Roméo et Juliette* de Berlioz, et l'on se souvient qu'au final, un récitant clamait : « *Faites l'amour, pas la guerre !* ». Ce slogan hautement évangélique vaut toujours, raison de quoi le spectacle se déroule dans un climat de religiosité. Un an après la création de Maurice Béjart, naissait en Italie, « *arte povera* », une aventure artistique conceptualisée par le critique d'art Germano Celant, qui pour défier la société de consommation et la dérive mercantile des courants américains de l'époque privilégia l'économie de moyen. En utilisant des matériaux pauvres qu'il s'agissait d'élever au rang d'Art, les artistes de « l'art pauvre » s'attacheront à rendre signifiants les objets les plus quotidiens. Certains ont vu dans cette démarche une référence au renoncement franciscain. C'est à cette sorte d'ascèse artistique que j'ai voulu me soumettre en prenant pour décor des caisses en aluminium, tandis que les costumes sont conçus à partir de vêtements usés.



L'idée m'est venue en découvrant en Italie les catacombes du monastère capucin de Palerme. Creusées au XVI^e siècle à la seule intention des moines, y être inhumé devint une marque de prestige pour l'aristocratie sicilienne jusqu'au XIX^e. Dans leur testament, les intéressés demandaient à y être conservés avec un certain type de vêtements, ou même à ce que l'on change ceux-ci à intervalles réguliers. Aujourd'hui, témoignant peu ou prou du caractère universel de la mort, ces catacombes offrent le spectacle de corps embaumés, mais aussi de cercueils empilés.



Ces catacombes rappellent également que le thème de la mort et des funérailles était omniprésent dans la création artistique du XIX^e siècle. Ainsi, en 1840, un an après *Roméo et Juliette*, Berlioz composa sa *Grande symphonie funèbre et triomphale*. Au XIX^e siècle encore, s'appuyant sur la croyance populaire que, la nuit, les morts dansent dans les cimetières, les artistes vont réactualiser l'esthétique des danses macabres médiévales. On se souvient que dans *La Vie dans la mort*, Théophile Gautier décrit à la manière d'une danse comment le monde des morts et des vivants s'interpénètrent. Mais, c'est ce fragment de *Vie de Rancé* de Chateaubriand qui a retenu mon attention : « *Les danses s'établissent sur la poussière des morts et les tombeaux poussent sous les pas de la joie.* »



Roméo et Juliette, c'est évidemment la haine séculaire existant entre les deux familles les plus puissantes de Vérone, les Montaigu et les Capulet. C'est aussi, bien sûr, le sort funeste de deux amants innocents. Et si tout ce qui cimente cette histoire d'amour mythique entre toutes a retenu l'attention de Berlioz, contrairement au ballet, *Roméo et Juliette* de Serge Prokofiev, *La Symphonie dramatique pour solistes, chœur et orchestre* ne suit pas à la lettre le récit shakespearien. Elle en exclut même certains épisodes. Et tandis que les parties purement orchestrales dépeignent les émotions, c'est le chœur qui a charge de décrire les faits. Ainsi dans l'introduction, Berlioz dresse une sorte de table des matières des scènes à venir, après quoi il enchaîne sur quelques moments attendus comme le bal chez les Capulets, la scène d'amour ou encore la mort des deux amants. L'œuvre s'achevant par un récitatif qui permet à frère Laurent, figure principale du drame, de révéler à tous, ce qui s'est passé.

C'est par cette dernière partie où l'on voit Roméo et Juliette au tombeau que j'ai choisi de commencer. Une scène conjuguée au pluriel, puisque gisent neuf couples, comme si ce rêve qui était trop beau était celui de tous.

■ *Thierry Malandain, juin 2010*



Roméo et Juliette une « Symphonie dramatique »

Composée en 1839, la « Symphonie dramatique » *Roméo et Juliette* doit son existence à la générosité de Nicolo Paganini qui voyant en Berlioz l'héritier de Beethoven, lui fit don de 20.000 francs. Payant ses dettes, le compositeur se mit à l'œuvre et acheva la partition au bout de sept mois. « *De quelle ardente vie je vécus pendant tout ce temps !* » Après avoir rédigé un synopsis à partir des scènes les plus importantes du drame de Shakespeare, il confia au poète Émile Deschamps le soin d'écrire les textes des parties chantées. Outre son sujet, un amour idéal qui le consolait des tristes réalités de son mariage avec l'actrice Harriet Smithson, l'œuvre témoigne de plusieurs influences.

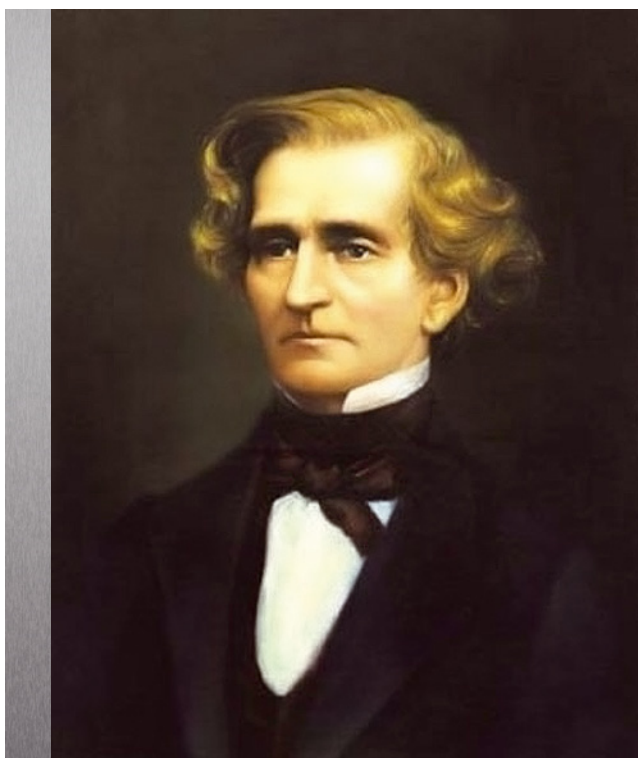


« Roméo et Juliette me semble être l'œuvre la plus caractéristique de Berlioz, celle qui a le plus de droits à la faveur du public. Jusqu'ici, le succès populaire, non seulement en France, mais dans le monde entier, est allé à la Damnation de Faust, et il ne faut pas désespérer néanmoins de voir un jour Roméo et Juliette prendre la place victorieuse qui lui est due. »

Camille Saint-Saëns (Portraits et souvenirs, 1900)

C'est d'abord un hommage à Shakespeare dont la découverte en 1827 eut un fort retentissement sur son développement artistique et sur sa vie personnelle. C'est aussi un hommage à Beethoven. Enfin, après la Symphonie *Harold en Italie*, composée en 1834, elle rappelle que Berlioz séjourna en Italie comme lauréat du Prix de Rome. Avec le titre complet de *Symphonie dramatique avec Chœurs, Solos de chant et Prologue en récitatif choral, composée d'après la Tragédie de Shakespeare*, la partition fut exécutée trois fois au Conservatoire de Paris sous la direction de l'auteur, la première fois le 24 novembre 1839. Paganini, à qui elle était dédiée, ne l'entendit jamais. Plus tard, Berlioz y apporta quelques modifications, avant de la publier en 1847 ■

Hector Berlioz



Né à La Côte-Saint-André, le 11 décembre 1803, Hector Berlioz que son père destinait à la médecine, entre au Conservatoire de Paris en 1821, avec pour maîtres Jean-François Lesueur et Antoine Reicha. En 1827, au cours d'une représentation d'*Hamlet* à l'Odéon, il découvre Shakespeare. Il est aussi frappé par la beauté de la comédienne Harriett Smithson, laquelle donnera à son inspiration l'élan qui le confirme dans sa vocation. L'année suivante, il a la révélation de Beethoven, puis de Weber. Il compose alors son ouverture des *Francs-Juges*. En juillet 1828, un second Prix de Rome vint couronner ses efforts et presque aussitôt, il écrit ses *Huit scènes de Faust* que l'on retrouvera ultérieurement dans *La Damnation de Faust*.

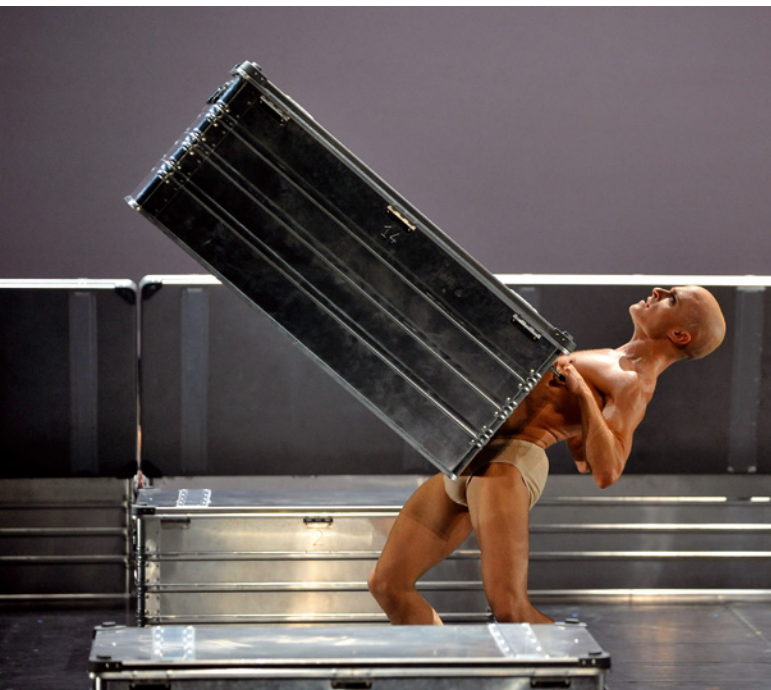
En 1830, la *Symphonie Fantastique* est acclamée dans la salle du conservatoire. La même année, il obtient le Grand Prix de Rome qui l'oblige à séjourner deux ans à la villa Médicis. De retour à Paris en 1833, il épouse Harriett Smithson et devient chroniqueur musical pour le journal des débats. Paraissent alors *Harold en Italie* (1834), le *Requiem* (1837) dont le succès fut unanime et l'opéra *Benvenuto Cellini* (1838). L'année suivante, c'est la *Symphonie dramatique Roméo et Juliette* triomphalement accueillie. En 1840, pour le dixième anniversaire de la révolution de juillet, il compose la *Symphonie funèbre et triomphale*. Vinrent ensuite les années de voyages (1842-1848), le temps des tournées prestigieuses à travers l'Europe. Entre-temps, il donne *La Damnation de Faust* (1846) dont l'insuccès l'oblige à s'endetter.

Chef d'orchestre à Londres (1847-1848), il revint en France au moment de la Révolution et compose le *Te Deum* (1849) pour l'élection de Louis-Napoléon. Un peu plus tard, paraissent *L'Enfance du Christ* (1854), *Les Troyens* (1856) et l'opéra-comique *Béatrix et Benedict* (1862). Après la mort de sa seconde épouse Marie Recio, puis de son fils Louis, il tombe malade et meurt à Paris le 8 mars 1869 ■

A handwritten signature of Hector Berlioz in grey ink, written in a cursive style.

Roméo et Juliette

synopsis



Prologue

Le tombeau des Capulet

« Ce cadavre, c'était l'époux de Juliette. Voyez-vous ce corps étendu sur la terre ? C'était la femme, hélas, de Roméo. C'est moi qui les ai mariés. » : Frère Laurent dévoile le mystère des corps sans vie de Roméo et Juliette.

Frère Laurent, Roméo, Juliette et toute la compagnie

Scène 1

Combats et intervention du Prince Escalus

« La haine dans vos cœurs, l'injure dans vos bouches ! » : Depuis des années, les Montaigu et les Capulet se vouent une haine inextinguible. Exaspéré, le Prince Escalus décrète, sous peine de mort, l'interdiction formelle de se battre dans sa ville.

Mercutio, Tybalt, le Prince Escalus et toute la compagnie

Scène 2

Fête chez les Capulet

« Allez rêver de bal et d'amour, allez, rêver d'amour jusqu'au jour. » : Roméo, mélancolique. Juliette se prépare pour le bal donné en son honneur. C'est au cours de celui-ci, qu'ils vont tomber sous le charme l'un de l'autre.

Toute la compagnie

Scène 3

Scène d'amour

A la nuit tombée, Roméo se dissimule dans le jardin des Capulet. Comme celui de l'Eden, ce jardin évoque l'amour parfait.

Roméo, Juliette, toute la compagnie

Scène 4

Roméo, Mercutio et Tybalt

« Bientôt de Roméo la pâle rêverie met tous ses amis en gaieté. Mon cher, dit l'élégant Mercutio, je parie que la reine Mab t'aura visité ! » : Travesti en reine Mab, la « fée des songes », Mercutio tente de divertir Roméo de ses pensées. Arrive Tybalt qui insulte Roméo. Nouvellement marié à Juliette, Roméo refuse de se battre contre le cousin de son épouse, Mercutio prend sa place. C'est alors que Tybalt blesse mortellement Mercutio et que Roméo, désespéré, tue Tybalt.

Roméo, Mercutio et Tybalt



Scène 5

Retour en avant : l'union de Roméo et Juliette

« *Mariés !* » : Frère Laurent, qui voyait dans un mariage l'espoir de mettre un terme à la haine et de réconcilier les Capulet et les Montaigu consacre en secret l'union de Roméo et Juliette.

Frère Laurent, Roméo, Juliette

Scène 6

Mort des deux amants

« *Je lui fis prendre afin de conjurer le sort, un breuvage qui, le soir même, lui prêta la pâleur et le froid de la mort.* » : Roméo ignorant la stratégie de Frère Laurent arrive au tombeau de Juliette et s'administre un poison au moment où sa bien-aimée s'éveille de son sommeil. Et tandis qu'ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, Roméo commence à ressentir les effets du poison. Juliette saisit alors le poignard de Roméo pour le rejoindre dans l'autre monde.

Toute la compagnie

Final

« *Jurez tous, jurez par le saint crucifix, de sceller entre vous une chaîne éternelle de tendre charité, d'amitié fraternelle !* » : La cité enfin réconciliée par la mort de Roméo et de Juliette, Frère Laurent qui fut l'instigateur involontaire de ce sacrifice reste seul, marquant l'impuissance de l'Homme contre les forces du destin.

Frère Laurent, toute la compagnie ■



EXTRAITS DE PRESSE

Roméo et Juliette parmi les anges

« Thierry Malandain, reprend la musique de Berlioz et dessine un Roméo et Juliette moderne s'appuyant sur d'excellentes intuitions. C'est ainsi que « l'estate teatrale » s'est clôturé, avec une première mondiale faisant montre d'intelligence, de créativité et d'un bon rendu de composition. [...] Avec grâce, Malandain amène l'histoire dans un climat hors du temps, hors du mythe shakespearien. Roméo et Juliette ne sont plus des protagonistes romantiques, mais l'emblème d'une société qui par delà les époques, demeure en perpétuel conflit. En quête de pouvoir, elle se dispute, entre passions et pulsions, entre désirs et nécessités. Le chorégraphe banni de sa mise en scène toute référence temporelle, il élimine les coulisses et oriente toutes les entrées et sorties vers le fond de la scène dans un jeu optique, qui semble faire apparaître et disparaître les danseurs directement des malles, seuls éléments présents. Ces mêmes malles deviennent à la fois des cercueils, des lits nuptiaux, des caisses de voyage, des éléments architecturaux et des miroirs où l'on peut voir l'âme au delà de l'image. L'histoire se déroule aisément, sans rupture en un seul et unique acte divisé en six scènes dans lesquelles Malandain a habilement réuni les moments essentiels de l'œuvre. La rixe entre Montaigu et Capulet, la fête chez les Capulet ; après le bal, la scène d'amour, la mort de Mercutio, le mariage et la mort des amants. Toutes les scènes dégagent un puissant souffle choral. Au-delà des danses de groupe, se dégagent des solos et des duos, comme pour balayer l'aspérité, les triomphes, l'extase et les tourments. Les bras des danseurs se rencontrent et se mêlent pour évoquer les conflits puis de nouveau, forment un magma de lignes souples pour évoquer les temps de l'amour. Sur scène, point de danseurs, ni de personnages, mais des personnes. Des personnes luttant entre elles ou essayant de se rapprocher l'une de l'autre. Tous se battent pour la vie, pour défendre un brin d'élégance ou de dignité. Ainsi, ils commencent : d'abord un, puis deux, puis quatre, puis les couples se multiplient jusqu'à ce que les pensées de Roméo et Juliette deviennent celles de tous. Jusqu'à la fin. Après la mort, la compagnie évolue dans une dimension paradisiaque, presque angélique. Sur scène, les lumières très claires rappellent l'aube, un matin primordial où règne l'harmonie des corps. La danse y est quasiment classique mais avec des idées modernes donnant un style, celui de Malandain, libre dans la forme et dans la narration. »

■ *L'Arena di Verona, Silvia Bernardi, 28 août 2010*

« [...] L'humilité de la scénographie convie par ses images tous les amoureux du monde. [...] Toute la puissance du récit vient de la danse et de la danse seule : la chorégraphie, comme toujours, belle et savante, se coule parfaitement dans le flux et les méandres de la symphonie. Les danseurs la servent avec une ferveur totale. »

■ *Le Figaro, Ariane Bavelier, 10 septembre 2010*

Les amants in loco

« Une superbe réussite [...] Malandain a privilégié l'émotion qui se dégage de cette histoire, l'action proprement dramatique résumée dans la musique de Berlioz par le scherzo central n'étant pas négligée, avec une superbe danse de la reine Mab, fée des songes, un solo d'une virtuosité épatante dansé à merveille par l'interprète de Mercutio, Arnaud Mahouy, avant un combat avec Tybalt (Daniel Vizcayo) promptement mené. Si Silvia Magalhaes et Giuseppe Chiavaro sont admirables dans la scène d'amour qui suit la fête, ils se démultiplient en nombreux Roméo et Juliette dans les scènes du jardin et du tombeau, créant avec un jeu de reflet sur l'acier des malles un effet dramatique formidablement efficace. Très riche en idées chorégraphiques et utilisant un vocabulaire qui privilégie l'expression et l'émotion, ce spectacle est certainement l'un des meilleurs que l'on ait pu voir de Thierry Malandain, avec une compagnie de dix-huit danseurs, récemment renouvelée en partie, dans une forme éblouissante. »

■ *Le Quotidien du Médecin, Olivier Brunel, 10 septembre 2010*

EXTRAITS DE PRESSE

Amour à mort

« Honoré, élevé au grade d'Officier des arts et lettres, médaillé par la ville, plébiscité par les biarrots, Thierry Malandain est au faite d'une carrière qu'il aurait pu valider par le simple exercice de style de ce grand classique. Revenu à la programmation du festival, il aurait pu en rester là, si l'on peut dire, en présentant avec le sourire de l'ironie ce cas d'école, un Roméo et Juliette devenu par la force des choses et le nombre d'adaptations, un passage obligé. Mais plus qu'une maîtrise aboutie de l'écriture chorégraphique, ce Roméo et Juliette illustre une évolution dans le style Malandain, une appétence nouvelle vers plus de fluidité narrative, de cohérence, de caractère aussi. Comme si les pointes d'humour passées, qui se moquaient du grand lyrisme de chacune des pièces, n'avaient été modelées que par la pudeur du chorégraphe. Malandain sort de sa réserve. Il ose tout dans cette pièce essentielle, de vie et de mort. Il en ressort une grande liberté et une grâce, certes impeccablement cadencée, presque corsetée, mais jouissive et vigoureuse. On ne peut mieux illustrer le désir, l'amour qui s'empare des corps de neuf Roméo et Juliette, jouant les partitions de tous les amoureux, ou de toutes les interprétations que ce mythe a suscité. Avec la gravité de Berlioz, qu'avait déjà éprouvé Maurice Béjart, et la légèreté des amants. Le poids de la morale, la mort et le combat, l'amour à tous les genres, et un désir physique, violent et tellurique, que l'on contient dans l'acte pour un état de grâce. Thierry Malandain a fait l'amour et comme souvent la première fois, il a surpris. Une partie du public, encore alangui, avait rendez-vous au sortir de la création pour lever un verre aux vingt ans du festival, dans sa fougue intacte. Le temps pour le chorégraphe de retourner à sa pudeur en balbutiant un « merci », quand d'autres auraient lancé un « alors heureuse ? » dans une bouffée de fumée. L'étreinte était belle comme cette fable irrésolue d'amour et de mort. Ce 11 septembre, sur le toit de la Gare du Midi, entre les deux twin towers de l'édifice, c'était bien à l'amour et à la mort que claquaient les bouteilles de champagne, crampées sur nos désirs assouvis. »

■ *Paysbasqueinfos.com, 12 septembre 2010*

Malandain triomphe avec Roméo et Juliette Un travail d'orfèvre

« [...] Près de dix minutes d'applaudissements, de rappels, la Gare du Midi a chaviré pour Roméo et Juliette. Des spectateurs essuient même des larmes, furtivement. Véritable travail d'orfèvre, ce ballet marque une étape dans le parcours de Ballet Biarritz et de son chorégraphe généreux, lumineux, pudique qui sait raconter des histoires et faire vibrer la corde sensible avec le mouvement des corps. Quelle bonne idée d'avoir opté pour le Roméo et Juliette de Berlioz plutôt que celui de Prokofiev. Ce qui est un requiem est aussi une renaissance, une élévation, une entrée par les portes du paradis. Le Roméo et Juliette de Thierry Malandain accompagne le couple dans la mort, mais surtout dans sa joie de vivre et dans sa renaissance. Neuf Roméo et neuf Juliette sur scène (autre bonne idée) une multiplication qui ne noie pas le couple, au contraire. Le talent de Malandain réside dans cette capacité à rester dans l'intime tout en étant collectif, à décupler les émotions sans les disperser. La scénographie est épurée, sans fioritures, avec les couples qui évoluent sur ou autour de grandes caisses métallisées, comme sur un quai, plutôt dépouillés, prêts à partir, vers un ailleurs que l'on souhaiterait meilleur. La partition de Berlioz est romantique à souhait mais invite cependant à une danse plutôt joyeuse, et la scène finale respire cette joie. Les amants malheureux ont enfin droit à leur place au paradis. Toute la troupe brille mais Silvia Magalhaes et Giuseppe Chiavaro sont au sommet de leur art. Quant à Véronique Aniorde et Mikel Irurzun del Castillo, ils n'ont pas loupé leur sortie ! »

■ *Sud-Ouest, Olivier Bonnefon et Céline Musseau, 13 septembre 2010*

EXTRAITS DE PRESSE

Roméo et Juliette, dans les pas délicats de Thierry Malandain

« [...] Thierry Malandain réinvente le mythe de Roméo et Juliette dans un ballet où la surprise s'ajoute à une émotion omniprésente. C'est avec cette magnifique création que le chorégraphe biarrot a ouvert la 20ème édition du festival de danse « Le Temps d'Aimer ». Un succès largement salué à l'applaudimètre par l'enthousiasme du public. Pourtant dans ses choix, Malandain ne s'est épargné aucun risque. Il a voulu monter son Roméo et Juliette sur la symphonie d'Hector Berlioz, une partition de toute beauté, déjà utilisée par quelques uns de ses illustres prédécesseurs, dont Maurice Béjart en 1966. [...] La musique emplit le spectacle de sa puissance romantique. La danse épouse, tout en nuances, ses mouvements intimes et tragiques. Fidèle à son vocabulaire néoclassique, Malandain travaille une danse savante et raffinée, dévouée à la beauté. [...] Moteur de la narration, la chorégraphie dit tout : du grotesque de la société, dans la scène du bal, à la pureté des sentiments qui unissent les deux amants. »

■ *La Croix, Marie-Valentine Chaudon, 13 septembre 2010*

Quand Berlioz mène le bal

« Nous sommes tous des Roméo et Juliette », semblent dire les danseurs qui chacun leur tour, se glissent sous les profils des amants de Vérone, au fil du drame revisité par Thierry Malandain : jusqu'à ne faire qu'une vague de corps enlacés, virevoltants, puis fracassés et avalés par le néant. Tandis que Frère Laurent, survivant désespéré de ce tourbillon de passions qu'il ne contrôle pas, ferme l'histoire, porteur de toutes ses incapacités à éclairer les hommes : il a tout permis, et il n'a rien pu empêcher. C'est là une œuvre forte, sans pitié que nous livre le chorégraphe, et pour laquelle il reprend comme jadis Béjart, le Roméo de Berlioz. C'est dire que la splendeur musicale est au rendez-vous, donnant des ailes à la danse. Malandain a choisi d'élaguer l'œuvre de Berlioz, avec une liberté que lui permet la forme souple de la partition, construite sans vrai déroulement anecdotique, ne s'en tenant qu'aux protagonistes essentiels. Le mal social, les parents, sont ici dans la coulisse, même s'ils pèsent de leur implacable poids d'inanité sur le déroulement du drame. Le « Faites l'amour, pas la guerre » qui claqua si fort avec l'étendard béjartien, a fini de résonner depuis longtemps, et ce Roméo et Juliette que son créateur n'aimait plus - sans doute parce ce que ce fils du temps le trouvait trop daté - s'est peu à peu éteint. Il fut pourtant un absolu chef d'œuvre. Malandain, lui, affronte le mythe en le conduisant vers un terme d'angoisse et de solitude, là où Béjart avait épousé le pompiérisme berliozien dans un grand crescendo humaniste. Le chorégraphe, pour néo-classique qu'on le dise, est surtout un romantique moderne, et son ballet, rapide, nerveux, violent - il a d'ailleurs choisi la version Gardiner, qui colle à son esthétique d'urgence -, témoigne d'une formidable intelligence musicale et scénique. Les corps se mêlent et se heurtent au fil d'une chorégraphie à la fois sinueuse, sensuelle et âpre, constamment exacerbée sans pour autant perdre sa structure. Des idées majeures se jouent des problèmes posés par la partition : ainsi le Scherzo de Mab, où la « messagère » se révèle être Mercutio, vite balayé par Tybalt. En un éclair, tout est joué. Le décor, lui, offre une vision austère, avec des malles en aluminium pour tout horizon : elles sont murs, tables, sièges, lits, coffres, cercueils. Un rien trop présentes peut-être car la chorégraphie est suffisamment nourrie pour pouvoir les laisser de côté. Minimalisme donc pour le cadre, maximalisme pour les danseurs, car la troupe, désormais devenue Malandain Ballet Biarritz y brille, portée par une nouvelle jeunesse qui vient allumer les formidables piliers de la troupe, de Giuseppe Chiavaro à Silvia Magalhaes, et au superbe Frederick Deberdt, frère Laurent à la tragique présence. Mais tous seraient à citer, car ici point n'est de vedette. Ils sont engagés au même titre dans l'aventure, qui le leur rend bien. [...] »

■ *Concertclassic.com, Jacqueline Thuilleux, 15 septembre 2010*

EXTRAITS DE PRESSE

Roméo et Juliette : esthétiquement réussi

« [...] C'est sur la partition d'Hector Berlioz, et non sur celle de Serge Prokofiev, que Thierry Malandain a choisi de se reposer pour son ballet Roméo et Juliette. Enfin, se reposer n'est ici qu'une formule, car le lyrisme déclamatoire du romantique français n'a rien du tout de reposant. Et si la musique si expressive de Prokofiev semble dicter pas à pas la gestuelle des chorégraphes qui l'adoptent, celle de Berlioz, qui n'était évidemment pas pensée pour un ballet, est un guide autrement difficile et redoutable à suivre. Tout est à inventer. Texte chanté solennel, sinon grandiloquent ; musique souvent magnifique, mais fort peu émouvante : à cela répondent une mise en scène remarquable, simple, ingénieuse, et une chorégraphie qui elle aussi ne laisse guère place à cette émotion que pourrait dégager le drame touchant des jeunes gens victimes des rivalités dérisoires et sanglantes de leurs deux maisons. Tableau après tableau cependant, Thierry Malandain maîtrise superbement la mise en scène de son Roméo et Juliette. Et si la séquence du bal, un peu lourde, un peu germanique, offre une chorégraphie d'un fort mince intérêt quand la partition éclatante de Berlioz en eût exigé davantage, celle des combats de rue est saisissante d'énergie, d'ingéniosité et de simplicité. Les tableaux esthétiquement réussis, la mise en scène va les multiplier. Et c'est Thierry Malandain metteur en scène plus que Thierry Malandain chorégraphe qu'on est ici enclin d'admirer. Il compose des ensembles fugaces, mais impressionnants, obéissant à une esthétique sobre dictée par l'extrême rigueur des éléments du décor : des malles métalliques en grand nombre qui, sur un fond d'un gris lumineux, sont toute la scénographie. Partout ou presque, Thierry Malandain aura trouvé des solutions ingénieuses, élégantes pour relater une histoire très périlleuse parce que si souvent contée. Bref, il échappe avec adresse à l'anecdote, même si certains tableaux manquent de force et si la plupart sont dépourvus d'émotion autre que celle engendrée par leur beauté formelle. Ses danseurs, qui sont tout de même l'essentiel du spectacle, s'y fondent à la perfection. Si deux d'entre eux portent les rôles-titres le temps d'une scène de tendresse, tous (ils sont dix-huit), filles et garçons, deviennent au final des Roméo et des Juliette multipliés à l'infini.[...] »

■ *NouvelObs.com, Raphaël de Gubernatis, 15 septembre 2010*

« L'amour sied fort bien à l'univers de Thierry Malandain qui a présenté son Roméo et Juliette à l'occasion du 20ème anniversaire du Temps d'Aimer. L'amour pas uniquement à quatorze ans (l'âge de Juliette), mais celui que l'on peut croiser à tout âge et qui transporte les êtres dans un état d'euphorie, de fraîcheur, de candeur, où la tendresse et la sensualité sont les maîtres mots de la passion. En célébrant l'amour de neuf couples, le chorégraphe dessine savamment et avec une étonnante liberté tous ces états dans une pièce magistrale adossée à la partition de Berlioz qu'il a quelque peu désordonnée. En effet, l'histoire commence par le récit de la fin racontée par frère Laurent. Une excellente idée qui permet de mettre en exergue le socle de cette union dramatique dans une scénographie composée uniquement de malles en aluminium délimitant les lieux de l'intrigue. Cette œuvre, sans aucun doute la plus aboutie de Thierry Malandain, est un tourbillon éblouissant car sa danse d'une immense richesse semble née du cœur où chaque pas, chaque caresse, chaque soupir sont des allégories de l'amour. La virtuosité des interprètes complète ce magnifique tableau romantique qui se termine par l'élévation des esprits vers Dieu et l'image de frère Laurent à jamais seul avec ses incertitudes. »

■ *Danser, Sophie Lesort, octobre 2010*

Neuf fois Roméo et Juliette

« Thierry Malandain, chorégraphe du Ballet Biarritz est un artiste paradoxal. Créateur savant qui connaît sur le bout des lèvres l'histoire de la musique comme celle du ballet, il compose une danse qui se passe de mots. Le mouvement à l'état pur y coule de source. Ainsi pour sa version de Roméo et Juliette, il s'affranchit des scènes attendues, reléguant les familles des Capulet et des Montaigu ou le fameux balcon aux oubliettes de son histoire. Mieux encore, il offre une symphonie pour 9 couples, soit autant de Roméo et de Juliette. Et de danseurs. Enfin il débarrasse son plateau des décors chargés : selon Malandain, Vérone n'existe pas. Ou si peu. De simples cantines de fer grand

EXTRAITS DE PRESSE

format vont servir tour à tour d'escalier, de miroir ou de tombeau. Un dépouillement qui sied à cette œuvre, un classique instantané qui a fait chavirer le public en ouverture du festival Le Temps d'aimer la danse à Biarritz. Le chorégraphe dit avoir eu une révélation en visitant les catacombes du monastère capucin de Palerme. Au XVI^e siècle, les moines y étaient inhumés, puis, bien vite, l'aristocratie s'y invita post mortem dans ses plus beaux atours. Sur scène, les interprètes féminines de ce Roméo et Juliette enfilent robes de mariée ou à bustier très années 1950. L'amour n'attend pas, semblent dire ces Juliette peu dupes. Sur la musique chargée de Berlioz, qu'il a préférée à celle de Prokofiev comme avant lui Maurice Béjart, Thierry Malandain épure encore sa gestuelle. Corps tendus comme des arcs, horizons de dos avec pour ligne de fuite ces mouvements de bras ondulants, baiser fougueux sur la pointe des pieds, on est sous le charme d'une danse offerte. Et parfois, au détour d'une course entre les amants d'un soir, on repense à West Side Story, le chef-d'œuvre de Jerome Robbins, qui s'inspirait lui aussi du Roméo et Juliette de Shakespeare. Avec un couple vedette, Silvia Magalhaes et Giuseppe Chiavaro, sans oublier le Frère Laurent interprété par Frederik Deberdt, Malandain sait qu'il peut compter sur une compagnie à son meilleur. Il dit encore avoir voulu écrire une « messe ». Une chose est sûre, la grâce est bel et bien au rendez-vous. Après Magifique, précédente création et sa plus forte à ce jour, Thierry Malandain montre qu'il est dans la pleine maturité de son art. Et célèbre à sa manière les vingt ans de « son » festival, Le Temps d'aimer. [...] »

■ *Les Echos, Philippe Noisette, 16 septembre 2010*

« O Romeo, Romeo, wherefore art thou Romeo ? »

« Le point culminant absolu de la 20^{ème} édition du Temps d'aimer à Biarritz de cette année a été le Roméo et Juliette de Thierry Malandain, dont Vérone, choix évident, avait accueilli la première quelques semaines plus tôt. Ecrite sur la partition de Berlioz, la nouvelle création de Malandain est peut-être son œuvre la plus accomplie à ce jour et penche davantage vers le contemporain dans l'œuvre de ce néoclassique suprême qui a le chic parfait pour les synchronies exaltantes. Il en reste encore beaucoup pour nous délecter, notamment au début, quand tous les corps jaillissent de malles d'aluminium et retombent dedans comme du linge sale. Singulièrement, tous les couples représentent - que ce soit en groupes ou en duos - le couple tragique. Cependant, il semblerait que les ensembles dans ce ballet présentent une forme beaucoup plus atomisée que d'habitude et avec une crudité quelque peu éloignée du style sensuel habituel de Malandain. Il s'agit d'une pièce très dure et violente avec certaines scènes de guerre et de mort visuellement puissantes. Malandain commence par la fin, montrant Frère Laurent qui erre parmi des rangées de couples morts. Le prêtre est au centre même de la pièce et mène le bal lugubre. Il est, après tout, celui dont la première machination astucieuse a entraîné le gâchis final. Pour cette œuvre, Malandain a renoncé à ses costumes de scène étriqués et moulants et les danseurs pour la plupart, portent des vestes quelconques et intemporelles qui signalent également une approche nouvelle et plus contemporaine de son travail. Malandain a fait savoir qu'il a été inspiré par l'Arte Povera (art pauvre), un mouvement artistique italien qui utilise n'importe quel type de matériau disponible. Cela peut être une nouvelle étape vestimentaire quoique Thierry Malandain a toujours utilisé avec parcimonie décors et accessoires, dont il se sert souvent pour divers effets multiples. Les différentes utilisations des malles en aluminium fonctionnent à merveille et la multiplication du couple éponyme apporte une sauvagerie indéniable à l'action. Cela prévient toutefois un élément d'intimité qui serait propice à plus d'émotion. C'est sans doute notre seule réserve. Mais il est clair que Malandain souhaite mettre l'accent plus intensément sur un sentiment de panique et de folie furieuse. Et le résultat est une réussite incontestable. Notamment en raison des danseurs les plus âgés de la société et des tout derniers - 18 au total, ce que Malandain annonce mystérieusement comme étant le nombre idéal - qui se sont déjà glissé parfaitement dans le style. Ils méritent tous une mention, mais il serait difficile de ne pas donner une place très spéciale à Frédéric Deberdt en Frère Laurent et une autre au trépidant Mahouy Arnaud pour son style vivifiant et son interprétation magistrale de Mercutio. »

■ *Dance Europe, François Fargues, novembre 2010*

EXTRAITS DE PRESSE

Juste le temps d'aimer

« Jamais festival n'aura aussi bien porté son nom : en présentant une création sur le drame des célèbres amoureux shakespeariens de Vérone, Thierry Malandain ne pouvait mieux sublimer cette manifestation chorégraphique, la 20ème du nom qui, d'ailleurs, était née sous ses pas. Car, si Roméo et Juliette est avant tout un drame né de la jalousie et de la haine, c'est aussi une tragédie universelle encore trop présente de nos jours qui laisse à peine à nos héros le temps de s'aimer. Peut-être, d'ailleurs, est-ce pour bien nous y sensibiliser que le chorégraphe a mis en scène non un seul couple mais bien neuf, décuplant de ce fait les sentiments de culpabilité qui étreignent le spectateur lors du déroulement du spectacle. Peut-être aussi la raison pour laquelle les décors sont réduits à leur plus simple expression, de simples malles qui sont tout à la fois lits, tables, coffres de rangement, balcon, escaliers des maisons, murs de la ville, tombeaux, cercueils... éliminant de ce fait tout ce qui peut détourner l'attention de la danse, d'une expressivité et d'une force étonnantes... Peut-être, enfin, la raison pour laquelle il n'a gardé de l'argument original de la Renaissance que sa trame, plaçant ainsi l'histoire hors du temps, la rendant plus actuelle que jamais. Les danseurs ne s'y sont d'ailleurs pas trompés : ils n'interprétaient pas le drame, ils le vivaient tout en le créant, dégageant une émotion considérable, spécialement les deux protagonistes de l'œuvre ainsi que Frère Laurent, alias respectivement Silvia Magalhaes, Giuseppe Chiavaro et Frederik Deberdt.

Et, si Malandain a choisi non la partition de Prokofiev, optée par la majorité des chorégraphes séduits par ce thème mais celle de Berlioz, en fait une symphonie dramatique avec chœurs d'ailleurs beaucoup plus riche sur le plan musical, c'est peut-être en écho à Béjart qui le premier l'avait utilisée pour clamer cette maxime désormais célèbre : « Faites l'amour, pas la guerre ! » Car ce drame met aussi et surtout en exergue les luttes fratricides qui gouvernent aujourd'hui encore notre monde, l'exclusion et les guerres qui en résultent. Or, cette œuvre a aussi pour but de nous faire prendre conscience de cette épée de Damoclès suspendue chaque jour plus près au dessus de nos têtes. Malandain est un conteur né ; il a l'art et la manière d'exprimer les sentiments en trouvant les gestes justes, ceux qui touchent, qui vous atteignent droit au cœur. Tout est parfaitement lisible et le chorégraphe montre à nouveau que le langage néoclassique est parfaitement adapté à l'expression des sentiments, les vils comme les purs et les nobles, la mort comme la vie et l'amour, la haine comme le désir, l'espérance et la joie.

La pièce qui ne se terminera pas sur une note optimiste puisque le rideau se fermera sur Frère Laurent se frayant, solitaire, un chemin vers le néant en portant le poids son échec, est une œuvre grave, poignante, superbe, peut-être la plus profonde que ce chorégraphe, un des derniers sans doute à utiliser conventionnellement le langage classique, ait jamais réalisée jusqu'à aujourd'hui. »

■ *Critiphotodanse, Jean-Marie Gourreau, 13 décembre 2010*